

—Vous le voyez, répondit-elle avec une pieuse émotion, j'emporte une bruyère d'Alsace... et dans la terre d'Alsace !

Un peintre eût été frappé de sa physionomie, de son attitude. Elle était charmante ; elle pleurait.

Quant au vieillard, grand, sec, alerte encore, les traits expressifs, le sourire aux lèvres et le tricorne sur la nuque, il avait une de ces bonnes et cordiales figures auxquelles vont si bien les cheveux blancs.

—Mina, dit-il à la fillette, c'est une inspiration qui te fait honneur. Mais hâte-toi... je donne le signal du départ...

En effet, s'adressant aux autres, qui tous semblaient reconnaître sa patriarcale autorité :

—Mes amis, reprit-il à haute voix, la journée s'avance et l'on nous attend..... Détournons nos regards du paradis perdu.... Remettons-nous en marche vers la terre promise !

Et, non sans un dernier sanglot, les émigrants franchirent la frontière.

—Courage ! répétait le guide. Courage et bon espoir, mes enfants !..... C'est encore la patrie... c'est encore la France !

Un instant plus tard, portant sa chère bruyère, Mina rejoignit la caravane.

Elle n'avait guère plus de treize ans. Son vêtement noir indiquait une orpheline. Mais était-ce seulement ce titre qui lui méritait la respectueuse sympathie, les égards avec lesquels chacun s'écartait à son approche pour lui livrer passage !

D'un pas agile et sans répondre autrement que par un signe de reconnaissante politesse à ses compagnons de voyage, elle atteignit dans leurs rangs le groupe qu'elle cherchait.

Ce groupe se composait d'un jeune garçon guidant un âne, dans les paniers duquel on voyait, parmi quelques hardes, une fillette de huit ans environ d'un côté, de l'autre deux marmousets de quatre à six ans.

A l'aspect de l'arrivante, tout ce petit monde se réveilla, se ranima, lui tendant les bras :

—Sœur Mina ! sœur Mina !  
Le plus petit disait !

—Maman ! maman !

Il n'eût pas été besoin de ces cris de détresse, tant leur ressemblance attestait les enfants de la même famille. Ils avaient tous les mêmes traits, le même teint rosé, des yeux bleus, des cheveux blonds, l'air honnête et doux, le type alsacien.

Mais il se réalisait surtout chez Mina dans toute sa perfection idéale. Elle avait cette fraîcheur de carnation, cette pureté de regard, ce charme candide et touchant qui révèlent une âme vraiment chrétienne.

Le deuil qu'elle portait, la tristesse encore empreinte sur son visage, le devoir qu'elle semblait heureuse de remplir, tout contribuait à lui donner un maintien sérieux et flechi, une sorte de gravité précoce qui lui seyait à ravir. Ce n'était qu'une enfant : on eût dit une petite femme.

Avec cela, dans certains moments d'oubli, tout l'enjouement, toute la grâce caressante de son âge.

Ce fut plaisir de la voir sourire à la petite sœur Lisbeth, embrasser Tobie et Benjamin, les deux petits frères, et les encourager par quelque câlines paroles. L'âne lui-même en eut sa part, y compris un baiser entre ses deux longues oreilles qui tressaillèrent d'aise.

—Eh bien, oui, me voilà ! Bonsoir, Martin !

Quant à Fritz, le grand frère, il sollicitait un compliment :

—Tu vois que je n'ai pas déserté mon poste ! Es-tu contente ?

—Certes ! répliqua-t-elle d'un ton qui devait lui donner du cœur. On peut avoir confiance en toi, Fritz ! Tu vas sur tes quinze ans ! Presque un homme !

—Oh ! fit-il en lui prenant la main, oh ! Mina, Mina, l'ainée de nous tous, c'est toi..... c'est toi la mère de famille !

Pendant quelques minutes, on chemina en silence. Puis Lisbeth voulut descendre, et les deux gamins aussi.

Mais la grande sœur les calmant du geste et de la voix :

Paix ! paix, mes mignons ! dit-elle ; la journée a été rude, et tantôt au bas de la côte, vous étiez grandement fatigués..... souvenez-vous-en !..... Voilà qu'on presse

le pas pour arriver de jour encore à la couchée. Soyons raisonnables, enfants !..... Restez tranquilles... et pour vous distraire, regardez..... mais regardez donc le beau pays qui va nous offrir un refuge !

Elle disait vrai. S'il est des perspectives faites pour ravir le voyageur et consoler le malheureux, ce sont celles que l'on découvre en quittant la Schlucht. Les arbres, encore un peu rabougris vers la hauteur, ne tardent pas à reprendre leurs proportions majestueuses. Ce sont des sapins et des hêtres qui semblent dater de la création : une sorte de forêt vierge. Sous ses ramures, sur ses pentes, se dressent des roches de mousse. Après une demi-heure de marche, une pittoresque vallée s'ouvre à vos yeux. le Valtin, avec sa double rangée de cimes bleuâtres qui se perdent dans les nues. Plus loin, mais de l'autre côté, le regard plonge dans un immense entonnoir de feuillage, tout au fond duquel se montre un premier lac, celui de Retourner. Quand passa la caravane, le soleil, sur son déclin, le faisait resplendir ainsi qu'une nappe d'or enflammée dans la sombre verdure. Puis ce fut une seconde étendue d'eau, Longemer, qui s'allonge entre des collines superbement boisées. Sous le crépuscule et ses rouges reflets, on eût dit une rivière de feu. Enfin le troisième lac apparut, Gérardmer, argenté par les rayons de la lune, qui s'y mirait avec les étoiles.

Une fraîche brise s'élevait des eaux et des bois. Les enfants, bercés par l'allure de Martin, s'étaient endormis. Sans les réveiller, Mina les abrita doucement sous une couverture. Puis, la main dans celle de Fritz et marchant toujours, elle contempla avec une muette surprise le fantastique panorama qui se déroulait à ses yeux.

De nombreuses lumières brillaient dans la nuit, groupées sur la rive ou s'éparpillant jusqu'au faite des montagnes. Gérardmer est un grand village : près de quatre mille habitants. Il occupe un vaste territoire, car chaque maisonnette a son jardin, son bout de pré. On y voit blanchir la toile qui s'y tissent dans l'intérieur du chalet. Chacun des membres de la famille pousse à son tour la